

MICHAEL KATZ KREFELD

Disparu

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA PEAU DES ANGES, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 230.

Titre original :

Savnet

© Michael Katz Krefeld / Lindhardt & Ringhof Forlag, Copenhague, 2014
Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

Photographie de couverture : © Luka Kavelashvili

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-10468-9

MICHAEL KATZ KREFELD

Disparu

roman traduit du danois
par Frédéric Fourreau

ACTES SUD

*À Lis, ma meilleure amie, ma sublime épouse,
ma seule et unique.*

*All along the watchtower
Princes kept the view
While all the women came and went
Barefoot servants, too*

BOB DYLAN

Hohenschönhausen, Berlin, 11 juillet 1989

Une pluie diluvienne s'abattait sur le centre pénitentiaire en forme de fer à cheval, plongé dans le silence de la nuit. Dans le mirador du mur d'enceinte le plus proche, les silhouettes des gardiens glissaient sur les vitres. Sous la tour, devant l'entrée principale, quatre soldats de la division XIV montaient la garde avec leurs carabines accrochées à l'épaule. C'était une nuit calme, sans transferts de prisonniers. Les hommes discutaient en protégeant leurs cigarettes de la pluie avec leurs mains, si bien que leurs paumes s'illuminaient chaque fois qu'ils tiraient une bouffée.

Au premier étage du bloc B, le colonel Hausser se tenait dans le couloir des salles d'interrogatoire, les yeux rivés sur la lumière rouge au plafond. Il avait une trentaine d'années, mais son visage sillonné de rides le faisait paraître beaucoup plus vieux. Il était habillé en civil et la pluie avait détrempe son manteau. Il piétinait avec impatience en tordant ses doigts couverts de gants en cuir noirs. Toute la prison était pourvue d'un système d'éclairage automatique grâce auquel le détenu qui se rendait de sa cellule à une salle d'interrogatoire n'entrait en contact avec personne d'autre que son interrogateur. Le système d'isolation avait été soigneusement pensé, et bien que Hausser eût participé à sa conception, il était agacé de devoir attendre sans rien faire. L'instant d'après, la lumière au plafond passa au vert pour indiquer que la voie était libre. Hausser, qui mesurait quasiment deux mètres, s'engagea dans un long

couloir étroit où les salles d'interrogatoire, avec leurs portes hermétiques capitonnées, se succédaient de part et d'autre.

En dépit de l'heure tardive, les cent vingt salles d'interrogatoire, réparties sur trois niveaux, étaient presque toutes occupées. C'était une autre règle en vigueur dans le centre pénitentiaire de Hohenschönhausen : ne jamais laisser les détenus se reposer.

Hausser pénétra dans la toute dernière pièce du couloir et alluma la lumière. Le local, spartiate, ne contenait qu'un bureau, deux chaises et une armoire de classement. Il était en tout point identique aux cent dix-neuf autres. Même si cela faisait plus de six ans qu'il travaillait dans cette prison, Hausser n'avait encore jamais interrogé de détenu ici. Hausser contourna le bureau, qui occupait presque toute la pièce, s'approcha de l'armoire, dans l'angle opposé, et l'ouvrit avec une petite clé brillante. Il sortit du tiroir du haut un trousseau de clés, qu'il fourra dans sa poche.

Quelques minutes plus tard, il était de retour dans la cour. Il remonta son col et courut sous la pluie jusqu'à l'ancien bâtiment administratif, qui avait été transformé en dépôt. Devant l'escalier menant au sous-sol, un jeune soldat était en faction. Lorsqu'il vit Hausser, il se mit au garde-à-vous. Hausser descendit les marches raides. Dans le sous-sol, deux de ses hommes surgirent de l'obscurité et vinrent à sa rencontre. Hausser leur adressa un petit signe de tête et ils suivirent ensemble le couloir desservant une série de cellules exiguës et humides. Depuis que la prison avait été agrandie et pourvue de nouvelles ailes, ces cellules servaient de dépôts, à l'exception de celle qui se trouvait tout au fond du couloir. Elle était dédiée à l'unité Z, celle de Hausser. Seules quelques personnes savaient qu'elle existait et ce qu'elle contenait. Même le camarade Mielke, le commandant de la Stasi, ou le camarade Erich Honecker ignoraient l'existence de cette pièce. Ils entendaient de temps en temps parler des résultats qui en remontaient. Mais seulement de temps en temps.

Hausser sortit son trousseau de clés et déverrouilla. Il tira de toutes ses forces sur la porte massive de la cellule, dont les gonds rouillés émirent un grincement strident.

Une ampoule à incandescence illuminait la minuscule cellule de sa lueur jaunâtre. À une époque, ce local dépourvu de fenêtres avait accueilli jusqu'à vingt détenus à la fois, mais il ne contenait plus désormais qu'un gros caisson métallique. Celui-ci était constitué de quatre portes de navire en acier, avec leur cadre, soudées les unes aux autres, et complété d'une plaque en fer à chaque extrémité. Hausser s'était procuré les portes auprès de la marine, à Rostock, et il les avait fait assembler en secret directement dans la cellule. La porte du dessus, qui faisait office de couvercle, était dotée d'un hublot, et dans la lumière indigente, on aurait dit un œil aveugle qui fixait Hausser. Le côté droit du caisson était relié à un robinet, sur le mur le plus proche, par un gros tuyau en caoutchouc. Le manque d'étanchéité du raccordement entre le tuyau et le robinet avait créé sur le sol une flaque d'eau, que Hausser traversa lorsqu'il s'approcha du caisson. Il se pencha sur le couvercle à la peinture noire écaillée et frotta le hublot avec sa main gantée. Puis il serra le poing et cogna vigoureusement contre le verre. Il y eut du mouvement à l'intérieur du caisson, si bien que l'eau clapota contre le hublot. Hausser cogna à nouveau, et aussitôt un visage livide et tuméfié émergea des ténèbres. Les yeux injectés de sang de l'homme le fixèrent, hagards.

— Seuls les innocents dorment, marmonna Hausser.

Christianshavn, 12 septembre 2013

Mogens ouvrit le robinet de l'évier et rinça son assiette, où subsistaient quelques résidus de bouillie d'avoine. À l'aide de la brosse à vaisselle, il dirigea ceux-ci vers la bonde, où ils se délayèrent et disparurent. À 6h 50, il entendit ses voisins se quereller et un enfant gémir. Mogens s'essuya les mains dans un torchon et pencha la tête pour s'assurer qu'il n'avait pas sali sa chemise blanche. Il alla ouvrir le réfrigérateur et commença à en renverser le contenu dans un sac-poubelle, qu'il jeta ensuite dans le vide-ordures, sur le palier. De retour dans son appartement, il se rendit dans la salle de bains, où il mit sa brosse à dents et un tube de dentifrice à moitié entamé dans la trousse de toilette qu'il avait préparée la veille au soir. Il se regarda dans le miroir. Il écarta ses cheveux épars de son front, ôta ses lunettes à verres épais et frotta ses yeux fatigués. Il avait quarante-deux ans, mais avait l'impression d'avoir largement dépassé la moitié de sa vie. Son visage flasque reflétait parfaitement son mode de vie malsain, caractérisé par un excès de malbouffe et un manque d'activité physique. Il était en surpoids d'au moins vingt kilos, et le costume trop grand qu'il portait aujourd'hui ne contribuait guère à masquer son embonpoint. Mais les choses allaient bientôt changer. Il était déterminé à vivre sainement et à faire du sport. Et il allait commencer dès maintenant. Il retourna dans sa chambre, où sa valise était ouverte sur son lit. Il plaça la trousse de toilette à côté de ses vêtements et du sac plastique transparent contenant

la perruque blonde et les lunettes noires qu'il avait achetées pour se déguiser, le moment venu. Cinq minutes plus tard, il se tenait dans le couloir, avec son manteau, sa serviette en cuir souple dans une main et sa valise dans l'autre. Il regarda son appartement une dernière fois avant de claquer la porte, convaincu que, quelle que soit l'issue de cette journée, il n'y remettrait plus jamais les pieds.

Mogens suivit Overgaden oven Vandet, où la brume matinale ne s'était pas encore dissipée, mais continuait de flotter au-dessus du canal, où des bateaux étaient amarrés des deux côtés du quai. Les petites roues en plastique de la valise émettaient un son perçant insupportable qui réveilla un bouledogue anglais somnolent allongé sur le pont arrière du bateau le plus proche. Le chien jappa et lança un regard furieux à Mogens, qui s'empressa de traverser la rue. Alors qu'il passait devant Fedtekælderen, où un groupe de clochards buvaient du café, un homme édenté le salua et fit un signe de tête en direction de sa valise.

— Bon voyage ! cria-t-il.

Mogens l'ignora et accéléra le pas.

Peu de temps après, il arriva à Christianshavns Torv et se rendit à l'arrêt de bus situé en face de la boulangerie-pâtisserie Lagkagehuset, d'où émanait une délicieuse odeur de pain chaud. Peu de gens savaient qu'il y avait eu une maison de force ici, autrefois, et Mogens n'avait pas envie d'y penser. Il consulta sa montre, impatient. Le bus 9A ne serait là que dans deux minutes. Les passagers qui attendaient autour de lui commençaient à ramasser leurs affaires. Il éprouva une pointe de claustrophobie et sentit de la sueur perler sur son front. Il fallait à tout prix qu'il maîtrise ses nerfs. Il avait l'habitude de transpirer à la moindre émotion, mais aujourd'hui, il devait être le calme et la froideur incarnés. Enfin, le bus s'arrêta devant lui et les portes s'ouvrirent. Il sentit la pression des passagers derrière lui et monta dans le bus bondé.

Il se fraya un passage jusqu'au milieu du bus, le plus près possible des portes, de manière à profiter d'un peu d'air frais durant le trajet. Mais à mesure qu'ils traversaient le centre-ville et que de nouveaux passagers montaient à bord, il fut

peu à peu repoussé vers le fond, où l'air était lourd et presque irrespirable. Il sentait que des gens le regardaient, lui et sa grosse valise. Que ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils ne devinent ses projets et que l'un d'eux n'appelle la police. De nouveau, la panique menaçait de s'emparer de lui et il n'avait qu'une envie : se faufiler jusqu'à la sortie et sauter hors du bus. Mais il parvint à se raisonner, ferma les yeux et s'efforça de contrôler sa respiration.

Lorsque le bus atteignit la gare centrale, il descendit, soulagé, et se laissa porter par le flot de voyageurs jusqu'au large escalier qui menait dans le hall des arrivées. La nausée causée par le mal des transports fut chassée par l'afflux d'adrénaline dans son corps. Mogens traversa le grand hall en direction de la consigne, donnant sur Reventlowsgade. Il passa ensuite devant le petit poste de sécurité qui, comme il le savait, ne serait occupé qu'une heure plus tard. La lumière pâle des néons se reflétait dans la rangée interminable des portes de casiers en aluminium, donnant à la consigne des allures de morgue. Il fixait le sol pour éviter au maximum les caméras au plafond. La police parviendrait peut-être à l'identifier grâce aux enregistrements, mais à ce moment-là, il serait déjà loin depuis longtemps. Il trouva un casier libre et y plaça sa valise. Il régla les 60 couronnes correspondant à un dépôt de vingt-quatre heures. Si tout se passait bien, il repasserait avant que le temps soit écoulé. Enfin... si tout se passait bien.

Pour le retour, il utilisa le même ticket et s'assit à l'avant. Le bus 9A était presque vide. En revanche, c'était maintenant l'heure de pointe sur la route, et le voyage fut légèrement plus long. Il consulta encore sa montre. Elle indiquait 7h40. Dans six minutes, il serait de nouveau à Christianshavns Torv et, de là, il aurait tout le temps de parcourir les huit cents mètres jusqu'à Brobergsgade. À 7h59, il pointerait à son travail, comme il l'avait fait chaque matin depuis quasiment vingt ans. Aucun de ses collègues ne soupçonnerait quoi que ce soit. Tout leur semblerait parfaitement normal. Il sourit à cette pensée... Tout à coup, le bus s'immobilisa en

plein milieu du Knippelsbro. Il regarda devant lui et vit par le pare-brise la barrière rouge et blanche descendre en travers de la route. La sirène du pont retentit, tandis que le tablier et la voie s'élevaient vers le ciel nuageux.

Ce n'était pas possible. Quelle malchance incroyable. Il n'avait pas prévu cela dans son plan minutieux. Il vérifia sa montre, paniqué. Il était déjà 8 heures moins le quart. Il regarda par la vitre vers le bassin du port, où une goélette à trois mâts s'approchait lentement du pont. Il maudit le vieux voilier. Il maudit l'équipage, qui saluait les piétons et les cyclistes arrêtés le long du garde-corps pour profiter de la vue inattendue sur l'élégant navire.

À 8 h 04, Mogens se précipita hors du bus à l'arrêt de Christianshavns Torv. Sa serviette à la main, il courut jusqu'à Dronningensgade. Il ne se rappelait pas à quand remontait la dernière fois qu'il avait couru, et à en juger par sa foulée laborieuse, il y avait également belle lurette que son corps l'avait oublié. Lorsqu'il arriva enfin dans Brobergsgade, il dut faire une pause pour reprendre son souffle. Il rectifia rapidement sa tenue et essuya son front en sueur, avant de gagner la porte ouverte du bâtiment qui abritait le siège de Lauritzen Enterprise. Les ouvriers de la société avaient depuis longtemps été envoyés sur leurs chantiers, et leurs véhicules avaient déserté la petite cour. Dans l'atelier, Mogens aperçut quelques ferronniers qui vaquaient à leurs occupations. Il s'engouffra dans l'escalier et fonça jusqu'au premier étage, où se trouvait la comptabilité. Il ouvrit la porte et s'empara de la petite carte perforée à son nom qui était posée sur l'étagère, à côté de l'horloge. C'était pour une vieille société qu'il travaillait. Une société aux traditions archaïques et au mode de fonctionnement dépassé. Un CLOC creux retentit. 8 h 19. C'était la première fois qu'il arrivait aussi tard au travail.

— Alors, on n'arrivait pas à sortir du lit, ce matin ?

Mogens se retourna et vit Carsten Holt, le chef des ventes. Carsten était un homme d'une trentaine d'années, brun et relativement court sur pattes, comme si seul le haut de son

corps s'était développé normalement. Carsten était le propriétaire d'une vieille Camaro dont il adorait parler. C'est la raison pour laquelle on l'appelait le plus souvent Carsten Camaro, ou tout simplement CC, ce qui ne le dérangeait pas.

Carsten tendit un doigt vers lui.

— Tu dégoulines de sueur, Mogens. T'es malade ?

— Je transpire ? – Mogens se passa une main sur le front et remit sa carte perforée à sa place. – Pas du tout, répondit-il. De quoi tu parles, CC ?

— De la pluie sur ton visage.

Mogens secoua la tête et se dirigea directement vers son bureau, mais sentit que Carsten le suivait du regard.

Mogens découvrit les tas de factures qui avaient été jetés sur son bureau. En réalité, c'était aux filles de la compta qu'il incombaient de les gérer, pas à lui. Il avait la responsabilité de la comptabilité générale. Il devait faire en sorte que, même si tout ne correspondait pas, la société soit en mesure de présenter des comptes correctement tenus aux services fiscaux. D'une certaine façon, il exerçait un travail créatif. Il se laissa tomber sur son fauteuil élimé, qui grinça sous son poids.

Tout son plan avait été coulé par un pont à bascule ouvert. Carsten Camaro l'avait-il observé d'un œil soupçonneux ou était-ce le fruit de son imagination ? Mogens repensa au bouledogue sur le pont du bateau qui lui avait lancé un regard enragé. C'était comme un signe de mauvais augure envoyé par le diable en personne. Mais il devait continuer, aller jusqu'au bout. S'il n'exécutait pas ses projets aujourd'hui, il n'échapperait jamais à cette vie.

Hohenschönhausen, Berlin, 11 juillet 1989

Hausser tourna la poignée ronde et les gonds émirent un son strident lorsqu'il déverrouilla le couvercle du caisson. Des deux mains, il tira sur la poignée et ouvrit la porte, qu'il laissa retomber lourdement sur le côté. Une odeur âcre d'urine s'éleva du caisson. L'individu livide et enrobé qui avait été assis à moitié immergé dans l'eau souillée se jeta sur Hausser. Le collier et les menottes en cuir, que l'homme avait aux poignets, étaient fixés au fond du caisson par une chaîne et le maintinrent en place. Hausser contempla le gros homme, qui devait avoir environ soixante ans. Sa peau était translucide et on aurait dit qu'elle était sur le point de fondre dans l'eau, où elle avait séjourné pendant plusieurs jours. Les poils noirs de l'homme formaient comme une fourrure sanguinolente sur son dos et ses membres.

— Relâchez-moi... Je vous en supplie... bredouilla-t-il entre ses lèvres bleuies.

— Prisonnier, identifiez-vous.

L'homme regarda Hausser d'un air suppliant.

— Matricule 1-6-6... Sortez-moi de là, s'il vous plaît.

— Volontiers, répondit Hausser. Vous croyez que ça m'amuse de perdre mon temps ici ?

L'homme secoua la tête.

Hausser sortit le trousseau de clés de sa poche. L'homme fixait les clés, comme hypnotisé, tandis qu'il tendait ses poignets menottés.

— Mais vous allez d'abord devoir me dire la vérité, ajouta Hausser.

— Je... je l'ai déjà fait.

Hausser secoua la tête.

— Pendant trois mois, vous avez menti aux officiers qui vous ont interrogé. Jour après jour, vous leur avez servi mensonge sur mensonge. Ils vous ont donné des cigarettes, du café, ils se sont montrés aimables, et pourtant – ou peut-être justement pour cette raison – vous avez choisi de leur mentir. C'est pourquoi ils vous ont confié à moi.

— Mais je suis innocent. Je ne sais même pas ce qu'on me reproche. Vous ne me l'avez pas dit.

— Vous savez mieux que quiconque ce qui vous est reproché. Nous n'avons pas besoin de vous l'expliquer. Mais au lieu de vous repentir et d'avouer, vous avez fait le choix de mentir. Regardez-vous. Regardez ce que vous avez gagné.

L'homme tenta de changer de position dans le caisson et de tendre les jambes, mais le manque de place et ses entraves l'en empêchèrent.

— Je vous ai dit la vérité.

— Donc, vous insinuez que je mens ?

Le regard de Hausser glissa du trousseau de clés vers l'homme.

— Non... ce... je ne sais pas ce qu'ils vous ont raconté. Mais j'ai répondu honnêtement. J'ai tout dit. Je vous en donne ma parole d'honneur. Je n'ai rien à cacher. Je vous en prie... Je n'en peux plus...

Il commença à sangloter, si bien que ses petits seins bondissaient au rythme de ses pleurs.

— Leo ! cria Hausser.

Leo cessa de gémir, visiblement surpris. Pour la première fois depuis son arrestation, quelqu'un l'appelait par son prénom et pas par un numéro.

— Si nous sommes dans cette situation, c'est uniquement votre faute. Si vous nous aviez tout de suite dit la vérité, vous n'auriez pas atterri ici. Vous seriez déjà auprès de votre femme, Gerda, et de vos fils, Klaus, Johan et le petit Stefan. Nous saurions que nous pouvons vous faire confiance et que vous êtes disposé à nous aider. Nous aider à combattre les traîtres de

classe et les espions des fascistes. Tous ceux qui menacent le Parti et la patrie. C'est aussi simple que cela. Vous vous êtes mis tout seul dans le pétrin...

— Mais je suis prêt à vous aider...

— Évitez de m'interrompre !

Leo se mordit la lèvre et baissa le regard sur l'eau trouble.

— L'unique raison pour laquelle je vous parle en ce moment – et que je ne vous laisse pas vous noyer dans vos propres excréments –, c'est que vous ne m'avez pas encore menti. Je veux bien oublier tous les mensonges que vous avez racontés à mes collègues. Tout le temps que vous nous avez fait perdre. C'est pourquoi vous avez intérêt à bien réfléchir, Leo. Pesez soigneusement vos paroles. – Hausser fronça les sourcils. – Je ne supporte pas les mensonges. Je les abhorre. Chaque fois que j'en entends un, je me sens sali. – Hausser se pencha en avant et appuya les mains sur les bords du caisson. Le trousseau de clés racla contre l'acier, attirant le regard de Leo. Hausser baissa la voix. – Vous comprenez, Leo ? C'est ce que je ressens quand j'entends un mensonge. Vous comprenez pourquoi je déteste ça ?

Leo hocha vivement la tête, faisant tinter ses chaînes.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous voulez savoir ? bégaya-t-il.

— Combien vous paient-ils ? Tous ceux que vous aidez à fuir ?

Le regard de Leo vacilla.

— Je... je ne sais p...

— Faites attention à ce que ce ne soit pas votre dernière phrase. Si vous me mentez, je referme le caisson et vous noie dans votre propre pisse.

— Mille dollars ! s'écria-t-il. Parfois plus. Tout dépend des frais.

— Et où vos hommes creusent-ils le prochain tunnel ?

Leo hésita, le souffle haletant.

— Où, Leo ?

Hausser saisit le couvercle du caisson, comme s'il s'apprêtait à le refermer.

— Ruppiner Strasse, n° 8, il y a un garage automobile.

Hausser acquiesça et regarda devant lui, dans le vide, d'un air songeur.

— Je crois que je le connais. Ils ont en charge le parc de véhicules du ministère de l'Intérieur, pas vrai ?

Leo acquiesça à son tour, brièvement.

— Quand on a commencé, il nous a semblé que ce serait une bonne couverture. On a obtenu l'aide de certains membres haut placés du Parti. Ils veulent tous partir, maintenant.

— Et où en sont les travaux ?

Leo haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Mais c'est le plus long tunnel qu'on a jamais prévu de creuser. Cent quarante-six mètres. — Il en paraissait presque fier. — Il restait encore pas mal de travail à réaliser, environ quarante mètres, quand... quand vous m'avez arrêté. Si les gars n'ont pas abandonné et filé, j'imagine qu'il devrait bientôt être terminé.

Hausser se releva.

— Combien de traîtres comptiez-vous faire passer ?

— Dans les cinq cents, peut-être plus. Ces temps-ci, c'est un peu comme si on créait une filiale souterraine d'Interflug. Désolé, mais c'est la réalité...

— Vous n'avez pas à être désolé, je sais apprécier, malgré tout, quand quelqu'un prend son travail au sérieux. Même si c'est un passeur. Un passeur et un pédophile comme vous.

Leo en demeura bouche bée.

— Eh oui, Leo, nous savons tout. Nous avons des yeux partout. Dans les chambres, dans les cours, dans les parcs obscurs, terrains de sport déserts des écoles. Tous les endroits où vous avez pris du plaisir avec des jeunes pionniers. Tous les enfants que vous avez séduits avec des sucreries de l'Ouest.

Hausser remit le trousseau de clés dans sa poche et prit la poignée du couvercle du caisson.

— Que faites-vous ? cria Leo. Je vous ai dit la vérité...

— C'est ce que nous allons vérifier. En attendant, vous resterez où vous êtes.

Hausser claqua le couvercle du caisson. Lorsqu'il tourna la poignée, le grincement des verrous étouffa les sanglots désespérés de Leo.

Trois heures plus tard, alors qu'il commençait à faire jour et que la pluie s'était calmée, Hausser regagna la prison de Hohenschönhausen. Il bâilla en entrant dans la cellule, manifestement épuisé par sa nuit de travail. Avec une unité de la division VII, chargée des missions opérationnelles du service de la sécurité, il avait surveillé les alentours du garage de Ruppiner Strasse. Il avait rapidement constaté que, malgré la disparition soudaine de Leo, ses hommes continuaient de creuser le tunnel. Dans le courant de la nuit, il avait assisté à un certain nombre d'allées et venues et, à l'aube, un camion avec un lourd chargement, dissimulé sous une bâche, et que Hausser supposait être la terre excavée, avait quitté le garage. Aussi n'y avait-il aucune raison de laisser Leo attendre plus longtemps. Hausser s'assit au bord du caisson et fixa le hublot. Il capta le regard implorant de Leo. Hausser éleva la voix.

— Vous avez dit la vérité, Leo. Cela a dû être une libération pour un homme comme vous, qui a passé sa vie à mentir. Je vous ai promis que je ne vous noierais pas, et j'ai l'intention de tenir parole. Le problème, c'est que Müller, ici présent – Hausser désigna l'homme au crâne rasé qui se tenait près du robinet – déteste que quiconque ressorte vivant de ce caisson.

Au même moment, Müller ouvrit le robinet. Le tuyau frémit et l'eau commença à se déverser dans le caisson. Lorsqu'il sentit affluer l'eau froide, Leo se mit à hurler et à tirer comme un forcené sur les chaînes qui l'entravaient.

Hausser lui fit signe de se taire et secoua la tête.

— On ne peut pas faire autrement. Le caisson est *notre* secret. Le mieux gardé du pays.

Par le hublot, Hausser observait Leo, tandis que le niveau de l'eau montait lentement, jusqu'à finalement recouvrir le visage du prisonnier. Il sentit des coups contre le couvercle. Mais c'était un combat inégal que Leo menait contre la massive porte en acier. Peu à peu, les coups se firent plus faibles et espacés, puis le silence s'installa dans la cellule. Quand le caisson fut rempli, de l'eau commença à déborder par les soudures imparfaites des côtés, et Müller ferma le robinet. Hausser

inclina la tête et regarda les dernières bulles d'air remonter de la bouche ouverte de Leo. La vue des bulles dans l'eau jaunâtre évoqua à Hausser une chope de Berliner Pilsner, et il eut soudain soif. Cela avait été une nuit prolifique. Un traître de plus avait cessé d'exister. Et d'autres prendraient bientôt la place de Leo.

Christianshavn, 12 septembre 2013

Il était 12 h 10. Mogens était assis et tambourinait impatiemment avec les doigts sur le bord de son bureau. Par l'entrebâillement de la porte, il observait l'horloge ronde à chiffres romains, qui était accrochée au mur, dans l'antichambre. Lorsque la grande aiguille glissa sur le II au ralenti, il se leva de son fauteuil. Il prit la chemise en plastique transparente qui se trouvait devant lui, sur son bureau, puis s'empara d'un trombone dans son gobelet à stylos et le mit dans sa poche de poitrine. Il ne pouvait plus reculer, désormais. Son coup contre Lauritzen Entreprise était lancé. Un coup qu'il avait rêvé de réaliser pendant des années, et qu'il avait passé un temps inestimable à préparer dans les moindres détails. Il allait enfin se venger pour les années où son patron, Axel Pondus Lauritzen, l'avait humilié et traité comme un chien. Il n'était plus le Gros, l'Idiot, l'Andouille, la Tête-de-nœud-qui-n'-était-pas-foutue-de-faire-une-addition. À présent, il était fermement décidé à exécuter son plan.

Mogens sortit de son bureau et traversa la grande antichambre, où les fauteuils des six bureaux étaient vides, comme prévu. Trois des filles qui travaillaient là sortaient déjeuner chaque mercredi dans le Café Oven Vande et ne seraient pas de retour avant vingt-cinq minutes. Une quatrième était malade et les deux autres, Karen et Ellen Thyregod – sa secrétaire personnelle – mangeaient tous les jours dans la salle de pause, au deuxième étage. Ellen, qui était la plus ponctuelle, serait très

certainement à son poste à 12 h 30 précises. Il se dirigea vers la cage d'escalier et descendit au rez-de-chaussée, où se trouvait l'atelier. Par la porte ouverte, il vit le chef d'atelier polonais Stefaniak, qui lui tournait le dos, devant le tour parallèle. Au même moment, il y eut du bruit dans la cour, lorsqu'une palette de fournitures de bureau fut déposée sur le monte-charge, qui était situé à l'extérieur du bâtiment. Les portes du monte-charge étaient ouvertes des deux côtés, si bien que l'on pouvait voir la cour au travers. Le chauffeur à la veste jaune libéra son chariot et referma les portes extérieures du monte-charge derrière lui. Ils recevaient des fournitures de bureau toutes les six semaines, et c'était à Rune, leur coursier, que revenait la tâche de les monter au dépôt, au deuxième étage. Toutefois, Mogens savait que Rune déjeunait toujours avant de descendre fermer la porte du monte-charge. Mogens n'avait plus qu'à attendre que la vessie de Stefaniak, qui ne supportait pas d'être pleine, envoie le chef d'atelier aux toilettes, ce qui se produisait toutes les vingt à trente minutes. Mogens pouvait voir à la démarche raide de Stefaniak que cela ne devrait plus tarder. Et effectivement, quelques minutes plus tard, Stefaniak quitta son poste de travail et Mogens put traverser l'atelier jusqu'au monte-charge. Il tira délicatement sur la porte et appuya sur le bouton. Le vieux monte-charge se hissa laborieusement jusqu'au deuxième étage. Mogens ouvrit la porte. De la salle de pause, au bout du long couloir étroit, lui provenaient des odeurs de nourriture et les bavardages de ses collègues. Il avança prudemment la tête et jeta un coup d'œil vers la réception, où Pauline était en train de parler dans le micro de son casque. Lizette, l'autre réceptionniste, n'était pas en vue. Il avait cependant prévu son absence dans son plan et savait qu'à cette heure-ci, elle serait occupée ailleurs dans le bâtiment.

Il suivit le couloir et arriva devant la salle de dessin, où il ne restait que Lasse, l'un des assistants des ingénieurs. Comme d'habitude, Lasse jouait à Counter-Strike sur son ordinateur, et était tellement absorbé par son jeu qu'il ne vit pas Mogens passer devant la grande verrière. Mogens continua jusqu'au dernier bureau de l'étage. Il s'arrêta devant la porte en acajou avec la plaque en laiton qui indiquait que c'était là que

le directeur Axel Pondus Lauritzen avait son bureau. Mogens plaqua son oreille contre la porte et écouta. Puis il appuya précautionneusement sur la poignée et constata que la porte était fermée à clé. Il sortit sa chemise en plastique et se pencha en avant. Il glissa adroitement la chemise à moitié sous la porte. Puis il se releva et tira le trombone de sa poche de devant. Il le redressa et l'enfonça dans la serrure. Il fit plusieurs mouvements rotatifs avant qu'un petit bruit sourd retentisse de l'autre côté de la porte. Mogens se pencha à nouveau et récupéra délicatement la chemise, sur laquelle se trouvait la clé. Puis il ouvrit la porte.

Dans le bureau de Pondus Lauritzen flottait une vague odeur de cigare. Mogens était venu ici un nombre incalculable de fois, généralement pour se prendre un savon, mais c'était autre chose d'être seul dans cette pièce sinistre avec le massif bureau en acajou, les chaises en velours et les portraits de trois générations de Lauritzen – tous plus bourrus les uns que les autres – sur les murs. Il s'avança discrètement sur l'épais tapis en direction du coffre, qui était placé juste au-dessus du bureau. Face à lui, la porte de la salle de réunion était entrouverte, et Mogens vit que Pondus Lauritzen se tenait à l'extrémité de la longue table de conférence. Il retint son souffle et sentit son cœur battre la chamade, tandis qu'il observait son patron. Pondus Lauritzen lui tournait le dos, le pantalon sur les chevilles et sa chemise bleue pendant sur son énorme derrière pâle, encadré par une paire de jambes fines. Les ongles des orteils, qui reposaient sur le bord de la table, étaient vernis de rose, sans que cela puisse permettre d'identifier celle qui était allongée là. Mais Mogens savait tout des rapports sexuels qui avaient lieu chaque mercredi midi, pendant la pause déjeuner érotique, entre Lizette et Pondus Lauritzen. Des rapports qui avaient débuté il y a environ six mois et qui, d'après ce que Mogens avait pu constater, duraient chaque fois entre huit à dix minutes. Il espérait que Pondus Lauritzen, malgré ses soixante-six ans, tiendrait toujours la distance, et il se dépêcha de composer le code d'ouverture du coffre. Gauche 19, droite 47, gauche 12, droite 05. Un code qui n'était pas plus difficile à retenir que la date de naissance de Pondus Lauritzen.

Le verrou émit un petit clic et la porte du coffre s'ouvrit lentement. Mogens lança un regard inquiet en direction de la salle de réunion, où il pouvait entendre que Pondus Lauritzen avait accéléré la cadence. Il allait devoir agir vite. Sur l'étagère supérieure du coffre se trouvaient des dossiers contenant les comptes annuels, les fictifs, destinés au fisc, et les vrais, où étaient mentionnés les travaux réalisés au noir. À côté de ces dossiers, il y avait une pile de titres boursiers et trois coffrets à bijoux. Les autres étagères étaient pleines à ras bord de liasses de billets de 1 000 et 500 couronnes. Mogens fut sidéré à la vue de ce magot. Il y avait bien plus d'argent qu'il ne l'avait escompté. Il estima qu'il y avait peut-être même un million. Il déboutonna sa veste et commença à fourrer les billets dans sa doublure, qu'il avait préalablement décousue, afin de pouvoir dissimuler l'argent dans son costume bien trop grand.

— Oui ! entendit-il derrière lui.

Effrayé, il laissa tomber une liasse de billets de 1 000 couronnes et se retourna.

— Oui ! Oui ! Oui ! gémit Pondus Lauritzen.

C'était apparemment le cri de guerre qu'il poussait pendant l'acte, quand celui-ci atteignait son paroxysme.

Quand il n'y eut plus assez de place pour d'autres liasses dans la doublure de sa veste, Mogens rentra le bas de ses jambes de pantalon dans ses chaussettes, de manière à les transformer en sacs à billets. Lorsqu'il eut vidé le coffre de tout son argent, il se releva et se regarda. On aurait dit un épouvantail et, l'espace d'une seconde, il regretta de s'être montré si gourmand.

— Ouuuuuu ! hurla Pondus Lauritzen dans un ultime effort.

Il vacilla pendant un instant, les joues écarlates, tandis que des gouttes de sueur s'abattaient sur les seins nus de Lizette.

— Bordel de merde, Lizette, tu m'épuises.

Sur ce, il se pencha, remonta son pantalon et resserra ses bretelles. Avant que Lizette ait eu le temps de répondre, il fit volte-face et regagna son bureau. Il regarda brièvement autour de lui, comme s'il avait eu la sensation que quelque chose ne collait pas, mais la pièce sombre était vide.

Mogens se trouvait dans le monte-charge, en route vers le rez-de-chaussée. Il était appuyé à la palette de fournitures de bureau et sentait qu'il ruisselait de sueur, pas seulement parce qu'il était nerveux, mais aussi en raison de la couche supplémentaire qu'il transportait dans sa veste. La dernière chose qu'il avait faite avant de quitter le bureau de Pondus Lauritzen avait été de remettre la clé dans la serrure. Hélas, il n'était pas possible de verrouiller la porte de l'extérieur, si bien qu'il avait dû se contenter de la refermer derrière lui. Il espérait que Pondus Lauritzen croirait que c'était lui qui avait oublié de la fermer à clé. Mais il n'avait aucune certitude. Son patron pourrait aussi bien flairer le coup et vérifier tout de suite son coffre-fort.

Mogens ouvrit la porte du monte-charge et sortit dans l'atelier. Stefaniak se tenait dos à lui, visiblement trop concentré sur son travail pour chercher à savoir qui utilisait le monte-charge. Mogens se précipita dans l'escalier et remonta dans son bureau. Il aurait préféré filer directement, mais il lui fallait récupérer sa serviette avec ses billets et son passeport. Les nombreux billets qu'il avait dans son pantalon le gênaient pour se déplacer. Il avait l'impression de marcher comme Charlie Chaplin et que quiconque le verrait comprendrait qu'il avait de l'argent plein ses vêtements. Heureusement, personne n'était encore revenu de sa pause déjeuner. Il s'empara de sa serviette sur son bureau et, l'instant d'après, il dévalait les marches, direction la sortie et la liberté.

— Mogens ! l'appela-t-on, un demi-étage plus haut. Pas si vite.

Mogens s'arrêta net et se retourna.

Carsten Camaro le rejoignit au milieu de l'escalier et lui adressa un regard glacial.

— Où crois-tu aller, comme ça ?

Mogens sentit la sueur affluer sur son front.

— Je... tu le sais bien. On est mercredi... je dois aller... faire valider mes tickets de loto sportif.

Il tapota sur sa serviette. Au même moment, il vit le coin d'un billet de 1 000 couronnes surgir de la manche de sa veste. La doublure devait avoir cédé quelque part et ce n'était qu'une